



4

# Potes pour la vie

Ingvar Ambjørnsen



Gaïa

Extrait de la publication

# Potes pour la vie

Ingvar Ambjørnsen

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

Elling et Kjell Bjarne se sont rencontrés au « centre de cure et de convalescence » de Brøynes – bref, un institut psychiatrique. Épaulés par Frank, leur tuteur, ils prennent un appartement en ville et luttent pour faire leur grand retour dans la société. Mais leur champ de bataille est vaste. Apprivoiser le téléphone demande de l'apprentissage, sortir de chez soi est un combat ! Tous les quinze jours, Frank vient s'assurer que tout se passe pour le mieux. L'occasion d'une virée en ville entre potes, cinéma, pizzeria. La belle vie !

Si Kjell Bjarne est un mufler qui ne pense qu'à la bouffe et aux filles, Elling est légèrement plus hyper nerveux. Les deux compères construisent un équilibre fragile : l'existence est effrayante, mais supportable, à petites doses.

Un récit tragi-comique sur le fait d'oser descendre dans la rue et se confronter à la vie du dehors.

Ingvar Ambjørnsen est né en 1956 en Norvège. Auteur de nouvelles, de romans policiers et de livres pour la jeunesse, il rencontre un vif succès depuis les années 80. Après *Elling*, dans lequel il aborde avec justesse le thème de l'exclusion sociale, il enfonce le clou avec *Potes pour la vie*. Il vit à Hambourg, en Allemagne.

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Potes pour la vie



du même auteur  
chez le même éditeur

*Elling* (2008)

---

Ouvrage traduit avec l'aide du  
Centre National du Livre, Paris,  
et du Norwegian Literature Abroad, Oslo.

Ingvar Ambjørnsen

Potes pour la vie

traduit du norvégien par  
Jean-Baptiste Coursaud

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Brødre i blodet*

Illustration de couverture :  
© plain picture / Millennium

---

© J.W. Cappelens Forlag AS 1996  
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-246-5

– Quand j’étais minot, j’adorais les groseilles. Maintenant, j’peux plus les blairer.

Kjell Bjarne a prononcé cette phrase sur un ton censé me faire comprendre qu’entre-temps il s’était passé des choses. À savoir qu’il avait vécu la moitié d’une vie humaine. Et que, sur le chemin de cette vie, il n’avait plus goût aux groseilles.

Pour ma part, je n’ai absolument rien à reprocher aux baies rouges et acidulées. Les groseilles sont tout à fait à mon goût. Si le temps m’avait confisqué quoi que ce fût, c’était ma capacité à m’égayer. Je ne trouvais plus la vie très folichonne, du moins pas autant que lorsque j’étais enfant. Ce que je me gardais bien de révéler. Pareille déclaration n’aurait que perturbé Kjell Bjarne. Et c’est d’ailleurs un phénomène étrange : si on en vient à dire telle ou telle chose à voix haute, elle gagne doublement en vérité. Et perd, dans ce cas de figure, tout aussi doublement sa part de gaieté.

D’autant que je n’avais grosso modo pas à me plaindre. Vraiment pas. Je serais même plus proche de la réalité en avouant que je suis un jeune homme gâté. À l’instar de tant de jeunes hommes de ce pays. Inutile d’aller courir l’Afrique en quête de Noirs pour trouver des camarades dans de sales draps, il suffisait d’observer ne fût-ce qu’une seconde les Noirs vivant à Oslo pour se rendre compte illico que ce pays était tombé bien bas. Car ils étaient traités, si je ne me fourrais pas le doigt dans l’œil, comme de vulgaires négros. Même par la police. Ou plutôt : tout particulièrement par la police. « Amène-toi, Bamboula, leur lançaient les forces de l’ordre. Voyons voir à quoi il ressemble, ton faux passeport. » Toujours est-il qu’on pouvait lire jusqu’à l’écœurement des faits similaires dans les colonnes de la presse nationale.

Campé devant la fenêtre, Kjell Bjarne fixait intensément



la rue. Et je m'interrogeais sur ce qu'il avait bien pu voir pour, à brûle-pourpoint, se souvenir qu'il détestait les groseilles. Pour autant, lui poser la question était vain – je le savais. Il était fort probable qu'il n'ait rien vu du tout, ce qui, selon sa logique personnelle, suscitait une association d'idées s'orientant vers les groseilles. Non, il n'avait pas même entraperçu la carrosserie rouge d'une coccinelle. Il avait benoîtement parlé en l'air, tenu ses sempiternels propos sans queue ni tête. Puisqu'il était ainsi fait. Lors de notre première rencontre, il m'avait demandé si je m'y connaissais en vaches. Alors que, non, je ne m'y connaissais pas et n'y connaissais même strictement rien. Au moment où je m'étais enquis de la raison pour laquelle il me posait cette question très précise, il m'avait répondu : « Chais pas, moi. » Voilà ce qu'il m'avait répondu : « Chais pas, moi. » Ah c'est sûr : il en avait fallu, du temps, pour arriver à l'approcher. Et il en avait fallu encore plus avant que je n'ose le laisser s'approcher de moi.

Or nous avions échangé notre sang. Involontairement, certes ; nonobstant, nous l'avions fait. Nous étions dorénavant des frères de sang. Oui, des potes pour la vie, pour paraphraser Kjell Bjarne.

– Mais assieds-toi donc au lieu de rester planté là comme un piquet !

J'étais bien placé pour savoir avec quelle facilité on pouvait échouer dans une impasse à force d'étudier la réalité depuis la fenêtre d'un petit appartement. Avant même d'avoir eu le temps de vous retourner, vous vous retrouvez déjà déconnecté de la réalité. À ce niveau, nous avions Kjell Bjarne et moi un projet que nous menions de front et qui consistait, par tous les moyens, à essayer de nous connecter à cette même réalité. Être partie prenante du quotidien, pour ainsi dire. Les pièges étaient tendus à nos pieds, à touche-touche, telles les mines sur le front de Verdun.

– Mais assieds-toi à la fin ! ai-je répété.

Il a obtempéré. S'est installé à l'extrémité du canapé en scrutant ses énormes paluches. Je le soupçonnais de se douter de ce qui lui pendait au nez.

– Tu sais quel jour on est ? lui ai-je demandé, impitoyable.

– Jeudi.

– Exactement. Nous sommes le jeudi 15. Ce qui signifie que Frank va venir.

Il s'est aussitôt frotté les tempes de ses deux poings fermement serrés. Une preuve patente, s'il en fallait, de son manque de confiance en lui et de son sentiment de culpabilité.

– Je suis désolé, ai-je ajouté. Mais je vais être contraint de soulever le problème avec Frank. Si tu es infichu de t'abstenir de passer ces coups de fil imbéciles à des lignes de téléphone rose, c'est notre ligne à nous qui va être sucrée. Puisqu'il ne nous restera plus un kopeck pour la payer. C'est aussi simple que ça.

Ses poings sont retombés lourdement sur ses genoux, qu'il s'est mis à examiner minutieusement.

– J'ai appelé personne, moi.

– Non, et pour cause : tu as appelé une bande enregistrée. Tu as appelé une bande enregistrée où une voix féminine te serine qu'elle désire ton corps. Qu'elle rêve que tu lui fasses les choses les plus ébouriffantes. Je t'ai entendu pas plus tard que la nuit dernière ! Je t'ai entendu te lever puis tripoter le combiné.

Il respirait bruyamment.

– En cause pas à Frank, Elling.

Son regard de chien battu était proprement insupportable. Kjell Bjarne me rappelait un cocker spaniel anglais auquel on aurait confisqué un bifteck après lui avoir imposé quinze jours de jeûne. N'empêche, faire preuve de douceur et de mansuétude revenait à adopter une attitude invariablement stérile. À l'issue d'un entraînement téléphonique intensif, j'avais enfin appris à me familiariser avec cet instrument

plutôt pratique et à le considérer comme un ami. Aussi désirais-je mordicus le conserver. J'étais devenu, n'ayons pas peur des mots, un crack du coup de fil. Je refusais doublement d'assister les bras croisés à l'opération de destruction engagée par Kjell Bjarne à l'encontre de notre moyen de communication. La dernière facture avait atteint un montant phénoménal. La moitié du mois restant, nous avions vécu de pain sec et de soupe en sachet. Frank avait estimé que nous ne l'avions pas volé, que c'était le moyen idéal pour apprendre. « Vous avez le choix, avait-il ajouté. Les conversations cochonnes ou bien les petits plats tous les soirs. Avec les allocations que vous touchez, vous pouvez vivre comme des coqs en pâte. Tout dépend comment vous gérez votre budget. »

Et il avait entièrement raison. C'était notre responsabilité. Je l'avais appris au centre de cure et de convalescence de Brøynes où Kjell Bjarne et moi avons fait connaissance.

Il serait toutefois plus correct de dire : c'était *ma* responsabilité. *J'étais* responsable du budget au sein de cet appartement collectif. Kjell Bjarne perdait complètement la boule dès qu'il avait quelques sous dans les mains. En revanche, c'était un bon cuisinier. Ça, on ne pouvait pas lui enlever. Entre les quatre murs de notre cuisine, il était le maître queux. Je tenais les cordons de la bourse et il tenait table ouverte pour nous deux. Quand Frank était d'humeur badine, il nous rebaptisait « les deux Indiens industriels ».

Kjell Bjarne est revenu à la charge en me suppliant de ne rien révéler à Frank.

S'il y avait une chose que je ne pouvais promettre, c'était cela. Le rôle du délateur m'était certes foncièrement étranger ; pourtant, tel que je considérais la situation, il n'était pas question ici de délation. Il s'agissait plutôt de se tenir aux termes d'un accord. Lequel reposait sur une clarification avec Frank des anomalies et autres miasmes, de sorte que l'air que nous respirions de conserve soit définitivement purifié

et que la vie puisse reprendre son petit train-train quotidien dans toute sa normalité. Et le téléphone est consubstantiel à la normalité. C'est un fait établi.

J'ai véritablement mangé de la vache enragée avant que le téléphone et moi ne soyons amis-amis. Durant toutes les années où maman et moi avons vécu dans une sorte de symbiose crispée, c'était elle qui endossait pour deux les frusques du porte-parole lorsque le monde extérieur se manifestait à nous ou devait être contacté par le truchement de l'invention de ce bon vieux Bell. Pour ma part, je trouvais toujours phénoménalement complexité d'entretenir un dialogue sensé avec un interlocuteur que je n'étais pas en mesure de voir. Cela avait le don de me déconcentrer, pour la simple et bonne raison que je tentais tout du long de me figurer l'apparence de l'individu avec lequel je parlentais et ce qui se passait dans la pièce où cette personne évoluait. S'agissait-il d'une connaissance, je fouillais en ce cas mes souvenirs pour m'efforcer de reconstituer à l'identique chaque trait de son visage. Parlais-je au contraire à quelqu'un que je n'avais pas l'heur d'avoir rencontré, tout partait à vau-l'eau étant donné que mon imagination s'égarait dans des dédales infinis. J'ignorais purement et simplement quelle attitude adopter face à une voix isolée. Afin de comprendre ce qui m'était dit, je devais convoquer dans mon esprit un être de chair et de sang. Un jour, où je me trouvais seul à la maison et où avait téléphoné une femme des services sociaux non encore inscrite sur mes tablettes, je m'étais vu contraint de tout bonnement raccrocher. Un échec cuisant qui n'avait pas été sans laisser d'indélébiles empreintes. Car voilà : je n'étais arrivé pas à tomber d'accord avec moi-même sur la nature des habits dont elle était vêtue et le style de coiffure dont elle était pourvue. Une partie de mon cerveau diffusait sur son écran personnel l'image d'une femme jeune et attirante aux cheveux foncés agrémentés d'une coupe « à la Jeanne d'Arc ». En somme, une jouvencelle tout droit sortie

de l'I.U.T. Carrières sociales. Au nez droit et aux rouges lèvres pulpeuses. Exigeante et permissive à la fois. Malgré tout, à cette image, une autre partie de mon cerveau en superposait une seconde. Là, je voyais un visage visqueux et vieux. Des pores dilatés sur une peau pâle et en mauvaise santé. Un regard acéré qui scrutait un objet insaisissable pour moi, lequel me donnait cependant l'impression d'être indécent et de surcroît menaçant. La reproduction d'une répugnante sculpture de la Grèce antique posée sur son bureau, par exemple. J'avais donc raccroché. Et, par acquit de conscience, débranché l'appareil. Maman m'avait sacrément morigéné à son retour. Aussi, et depuis, m'étais-je la plupart du temps cantonné à planter mes index dans chacune de mes oreilles dès que le téléphone sonnait.

En dépit de cela, le soutien de Frank aidant, les choses se sont drôlement améliorées. Grâce à lui, j'ai réussi à me décontracter. Grâce à lui, j'ai appris à jouer avec le téléphone. Notre première action a consisté à faire l'acquisition d'un fil de dix mètres de long me permettant, muni de l'appareil, de me mouvoir librement dans la pièce. Qui plus est, de l'emporter de pièce en pièce. Chez maman, le téléphone conservait une place fixe : sur une table basse, à côté du téléviseur. Le cordon avait la longueur idoine afin d'atteindre la prise fichée dans le mur. Ni maman ni moi n'avions jamais eu l'idée saugrenue de singer la culture téléphonique dont nous avions un aperçu à travers les films américains que nous pouvions visionner dans notre poste, où les personnages déambulaient inlassablement d'une chambre à l'autre en parlant d'une voix courtoise dans le combiné. Ou bien préféraient être étendus avec désœuvrement sur une couverture rose tout en buvant un alcool fort et en conversant avec leur amoureux ou amoureuse qui résidait pour sa part dans l'Illinois. Maman, qui considérait en effet le téléphone comme une heureuse innovation, lui avait témoigné un respect sans faille aussi longtemps qu'elle

avait vécu. Sitôt qu'il sonnait, elle courait toutes affaires cessantes décrocher, à croire qu'elle eût peur de louper une information ou un message d'une importance capitale. Et elle optait pour la station debout quand elle parlait, se tenant le dos droit jusqu'à ce que la conversation fût terminée. Je ne l'ai jamais vue passer ou recevoir un coup de fil en position assise, je ne serais du reste pas loin de penser qu'elle considérait cette posture comme une marque d'impolitesse à l'égard de Bell, ou peut-être envers la personne s'adressant à elle dans le combiné. Lorsque le téléphone a été installé dans notre nouvel appartement, Kjell Bjarne n'y avait pas encore pris ses quartiers. Il m'a par conséquent semblé des plus naturel de copier l'ordonnancement qui était le nôtre avec maman et voyait l'équipement d'un cordon court ainsi que le placement de l'appareil à côté du téléviseur. Ce que Kjell Bjarne avait accepté, comme à peu près tout le reste, soit dit en passant. Je ne me souvenais même pas que nous en ayons jamais discuté.

Pour commencer, Frank m'a incité à procéder à quelques menus exercices pratiques tout seul dans mon coin. C'est-à-dire : faire semblant de parler avec quelqu'un, cependant que je tirais sur le long cordon en me déplaçant de pièce en pièce. Du séjour à la cuisine. Je me sentais indiscutablement ridicule à faire ces simagrées dans lesquelles je ne me lançais néanmoins que lorsque Kjell Bjarne avait quitté l'appartement. Il avait certes pleinement conscience de mon problème, de même qu'il savait pertinemment ce que j'éprouvais dans mon for intérieur. Mais j'estimais pour le moins inadéquat de le figer en auditeur des conversations que je fabriquais de toutes pièces et menais avec ma défunte mère ou avec ce père que j'avais perdu avant ma naissance. Et ce, pour ne pas parler des remontrances bien envoyées que j'adressais à certains hommes et femmes politiques ainsi que les mots affectueux que j'avais pour des créatures de sexe féminin qui n'existaient pas. Je me lançais à corps

perdu dans ces discussions en adoptant un ton tantôt tendre tantôt tempétueux, selon mon humeur. Et je dois admettre que, avec le temps, cela me plaisait. La phase deux de l'entraînement se composait ainsi : Frank m'appelait à un horaire convenu au préalable. Au début, j'étais raide et tendu, et refusais de desserrer les dents. J'ai senti malgré cela mes muscles maxillaires se relâcher, lentement mais sûrement, et les mots franchir la barrière de mes lèvres. Je concède que cela m'a été d'une aide considérable d'avoir la permission d'accompagner Frank chez lui et de voir de mes propres yeux comment sa pièce de travail était aménagée et où siégeait le téléphone. Lors de son coup de fil suivant, cela n'a plus été le même salmigondis dans ma tête. J'avais désormais une claire représentation de son univers : tandis que je lui adressais la parole, il était assis à sa table de travail, dans un fauteuil de bureau au revêtement bleu, et regardait par une fenêtre donnant sur son jardin où se dressaient des pommiers en enfilade. Ce qui n'empêchait pas Frank de considérer que je ne devais pas me soucier autant de ces détails. Je devais plutôt m'employer à endiguer l'emprise d'une partie de mon imagination et m'entraîner à maintenir ma concentration au top de sa forme aussi longtemps que durait le dialogue. À écouter ce qui m'était dit. Une raison suffisante pour qu'il se mette alors à m'appeler de différentes cabines téléphoniques situées à des endroits divers et variés de la ville, et ce à des horaires glorieusement fantaisistes. La phobie s'est peu à peu dissipée et j'étais désormais parvenu à un stade où ma propre voix résonnait avec une détermination frappante dans les oreilles de mon interlocuteur. L'idée de jeter l'éponge au beau milieu d'une conversation, voire de jeter le combiné, me semblait à présent totalement étrangère, si ce n'est carrément inepte.

Cette histoire de téléphone rose a commencé d'un commun accord et de concert. Oui, je l'avoue. À l'époque où Kjell Bjarne et moi résidions encore à Brøynes, cette permanence

téléphonique d'un type très particulier connaissait un essor spectaculaire, et nous avons tous deux succombé à la tentation d'utiliser ses services, dès l'instant où nous avons eu notre propre appareil et où nul ne pouvait nous prendre la main dans le sac. Deux types d'offres étaient proposées, avions-nous découvert. L'une, où vous conversiez avec une femme on ne peut plus vivante ; l'autre, plus abordable, où un monologue féminin était enregistré sur une bande magnétique. La première variante était, pour des raisons qui tombent sous le sens, hors de question : nous nous y étions essayés à plusieurs reprises, avec Kjell Bjarne comme porte-parole, mais ses interventions n'étaient guère émaillées que de raclements de gorge et de galimatias. Il était clair que lui non plus ne savait pas comment se dépatouiller d'une situation pareille. Les bandes enregistrées, en revanche, avaient pendant un temps été source d'un divertissement colossal. Grâce à mon imagination relativement développée, je n'avais eu aucune peine à visualiser sur son divan ladite Patricia qui, d'une voix haletante et gémissante, procédait à l'exposé détaillé de son recours aux bananes et autres ustensiles dont elle s'emparait de façon aléatoire. Et le langage que ces donzelles plaçaient dans leur bouche ! Nous manquions chaque fois de rougir en les écoutant, nos têtes collées l'une à l'autre avec le combiné coincé entre elles. Lequel combiné était utilisé par unetelle, entre autres, en guise de bâton de massage : retentissait alors dans nos oreilles le crépitement du plastique contre une toison de poils pubiens frisés, suivi de cris désespérés au cours desquels, avec une voix déchirée par les sanglots, elle en réclamait davantage. Kjell Bjarne et moi étions tétanisés d'excitation.

Le hic étant, comme je l'ai dit, qu'un jour est arrivée la ô combien douloureuse. Et c'est à ce moment-là que j'avais compris, et je l'avais du même coup compris pour deux, dans quel genre de cochonneries phalocrates Kjell Bjarne et moi-même nous étions commis. 3 000 couronnes représentent



une somme astronomique pour deux hommes dont les seuls subsides proviennent d'allocations et qui, par surcroît, économisent leurs petits sous pour pouvoir s'acheter des jeux vidéo. Un calcul mental m'avait suffi pour évaluer que notre projet vidéo-ludique était reporté de six mois, une information qui avait permis à Kjell Bjarne de saisir la gravité de la situation. Du moins l'avais-je cru. Jusqu'à maintenant.

– Si tu caftes à Frank, j'te préviens, j'te fais plus à bouffer ! a menacé Kjell Bjarne. Pi j'déménage ailleurs.

– Si tu ne cesses pas tes âneries séance tenante, alors ni toi ni moi n'aurons quoi que ce soit non seulement à mais *pour* « bouffer », comme tu dis ! Et où veux-tu déménager, hein ? Avec un compte débiteur de plusieurs milliers de couronnes ! Même l'Armée du Salut ne voudra pas de toi. Puisque tu ne bois pas. Ça fait longtemps que tu fricotes comme ça dans mon dos ?

– Nan. C'est que... j'arrivais pas à roupiller c'te nuit. J'étais au trente-sixième dessus, tu vois. J'avais trop de conneries dans la tête.

– Juste cette fois ? Et sois sincère, car de toute manière la facture révélera ton forfait.

– Juste cette fois. Et une aut' fois aussi.

– Bon... je passe l'éponge, ai-je répondu avec mansuétude. Je ne dirai rien. Mais tu me promets, en revanche, de t'ouvrir à Frank des fameuses conneries dans ta tête, d'accord ?

– M'ouvrir à Frank ? Qu'est-ce tu veux dire ?

– Il faut, quand tu as peur, que tu trouves autre chose à faire qu'écouter des cochonneries qui au final nous coûtent bonbon.

– J'avais pas peur. J'étais furax contre ma mater.

– C'est bonnet blanc et blanc bonnet ! Les unités sont au même prix que tu sois furieux ou anxieux, je te signale. Tu n'as qu'à appeler la ligne S.O.S. mise en place par l'Église. Je crois même qu'elle est gratuite.

– Ouais, mais... c'est pas pareil dans le genre.

– Oh, va savoir ! Les choses ont bien changé au sein de l'Église depuis notre confirmation. Si l'on en croit la presse quotidienne, tu risques même de te retrouver avec une pasteure lesbienne au bout du fil. Et si tu lui parles de ta marâtre, il n'est pas exclu que tu parviennes à lui faire pousser quelques gémissements de plaisir !

Voilà, là nous étions frères de sang. Là nous riions comme des potes pour la vie. D'une voix forte et stridente.

Kjell Bjarne est allé à la cuisine préparer le dîner. Je l'entendais tripatouiller les boîtes de conserve tout en marmonnant à propos des pasteures lesbiennes.

– Des boulettes de renne en ragoût ou du porc aux petits pois avec du riz ?

– Des boulettes de renne en ragoût *et* du porc aux petits pois avec du riz !

Pour une raison que j'ignore, j'étais dans mon humeur fantasque et donnais de petits coups avec le journal à droite et à gauche.

Frank arrive toujours à sept heures. À sept heures pétantes, pour employer ses propres termes. Lorsqu'il franchit le passage prolongeant la porte cochère pour pénétrer dans l'arrière-cour de l'immeuble, Kjell Bjarne et moi-même nous tenons déjà fin prêts devant la fenêtre de la cuisine. Nous soulevons nos mains respectives pour le saluer, un salut que Frank nous retourne. Là, automatiquement, une onde de chaleur se diffuse en moi et je sais qu'il en va de même pour Kjell Bjarne. La sensation d'une franche et solide camaraderie.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Ah ça non. Au début, nous haïssions Frank. Nous pouvions passer nos soirées à fantasmer sur les moyens à mettre en œuvre pour le martyriser à mort. Nous l'imaginions attaché à l'arrière du train qui relie Oslo à Bergen, en plein hiver, raccordé au convoi par une chaîne et des menottes. Ou bien pleurant toutes les larmes

de son corps dans un bain d'acide. Ou encore livré aux sévices de pitbulls maltraités. Mais il ne s'agissait là que de fantasmes et de mots. Il n'était pas dans notre nature, ni à Kjell Bjarne ni à moi, d'infliger de mauvais traitements à quiconque, sinon à nous-mêmes.

Enfin, quoi qu'il en fût, il se mêlait de nos affaires ! Oui. Frank se mêlait de tout ce que nous disions et faisons. C'était insupportable ! Rien n'était jamais assez bien. Les jours où je bombais le torse afin de lui montrer de quel bois je me chauffais, il me somrait avec une impudence crasse de rabaisser mon caquet. C'était une période douloureuse, durant laquelle je me languissais du centre de cure et de convalescence de Brøynes, dirigé d'une main de fer dans un gant de velours par la mignonne Gunn. Je lui avais écrit que j'avais atterri dans une turne aux allures d'enfer sur terre, ce à quoi elle avait répondu que je ne devais pas exagérer autant mais plutôt y mettre un peu de bonne volonté, d'autant que mon bon ami Kjell Bjarne n'allait pas tarder à me rejoindre et, tiens, à propos de lui, il me transmettait son bonjour.

« Exagérer », moi ? « Y mettre de la bonne volonté », quand Frank se gaussait sans relâche de mes idéaux et foulait aux pieds mon sens esthétique ? Enfin quoi : était-ce lui ou moi qui devait vivre dans ce logement ? La ou les teintes que monsieur sélectionnait pour ripoliner sa résidence le regardait lui et lui seul – en conséquence de quoi il me regardait moi et moi seul, en toute décence, de décider de l'apparence de mon appartement. Dont je désirais que la totalité des murs fût d'un joli orangé, et basta. J'avais donc fait l'acquisition de la nuance équivalente. Las. Je n'avais pas ouvert le premier pot de peinture que Frank, surgissant sans avoir nullement été convié, avait procédé à une confiscation de mon matériel. « Blanc », estimait-il. Et d'échanger chaque millilitre sans me demander ni mon dû ni mon avis. Il avait même fallu que je porte les seaux à bout de bras. Que je le suive comme un petit chien dans le magasin tout

en l'écoutant débiter des plaisanteries forcément douteuses sur mon choix chromatique avec le vendeur – par ailleurs un Bibendum infect, si je puis me permettre. Tentais-je de lui faire la leçon sur la pensée démocratique qu'il me riait au nez, l'animal, en me répondant que ce machin était passé de mode depuis belle lurette. Ici, c'était lui qui régentait. Sans oublier que le logement ne m'appartenait absolument pas mais faisait partie du parc immobilier de la ville d'Oslo et qu'il avait, au final, plus que son mot à dire.

Pareille attitude m'a profondément blessé. Je me plaisais à me représenter notre appartement comme étant le mien. Comme étant le nôtre. À Kjell Bjarne et moi. Lequel, toujours à Brøynes, m'écrivait pour me demander comment se passaient les rénovations. Je répondais qu'elles se passaient mal. Qu'un prénommé Frank s'interposait en permanence. Notre idée d'installer un jardin suspendu dans le salon tombait salement à l'eau. Frank n'avait même pas voulu en discuter.

Les pas de Frank dans l'escalier. Voilà bien le seul homme que j'aie jamais rencontré qui monte systématiquement les marches quatre à quatre. Plus elles étaient raides et nombreuses, mieux c'était. Frank courait. Puis, le signal traditionnel pour manifester son arrivée : quatre coups toqués à la porte, trois brefs et un appuyé. Le code secret de la cellule de résistants. Je branlais alors du chef à l'attention de Kjell Bjarne qui se hâtait dans l'entrée pour aller ouvrir. Je les entendais papoter dans le couloir, se donner des bourrades amicales, et mes yeux étaient instantanément baignés de larmes. Et dire qu'il m'était donné de partager cela ! Une camaraderie virile et tendre à la fois. Je me suis essuyé les yeux à la hâte avant de prendre la direction du séjour.

Frank n'était même pas essoufflé. Il avait la condition physique d'un guépard. Il s'est avachi sur le sofa et a entrepris de se gratter la barbe qu'il avait grisonnante.